

C'est pendant cette période de la « *drôle de guerre* » qu'apparurent à La Roche-sur-Yon des officiers polonais de toutes armes ayant réussi à fuir leur malheureux pays devant l'invasion germano-soviétique. Des cours de français et d'armement (?) leur étaient dispensés dans les locaux de la caserne Travot laissés libres par le départ vers le front du 24^{ème} RTT. Ils étaient logés en ville dans des chambres réquisitionnées à leur intention. C'est ainsi que nous eûmes pour locataires, successivement, le lieutenant Nowinski et le capitaine Buntner avec qui mon père¹ aimait à s'entretenir en langue russe. Buntner possédait de grandes propriétés dans la région de Minsk et nous avait invités à venir y chasser le lynx quand la guerre serait terminée. Il était un tantinet optimiste. Le fait que mon père pouvait s'exprimer en russe fit rapidement le tour de la colonie polonaise, tant et si bien que le Café ne tarda pas à devenir le quartier général des forces polonaises en exil.

Ces officiers polonais y venaient impeccablement bottés de cuir, leurs longues capotes kaki ou grises balayant presque le sol. Si leur salut à deux doigts ne manquait pas de m'étonner, j'aimais moins leurs claquements de talons et leurs courbettes accompagnant toujours leurs poignées de mains. Ils étaient au demeurant jeunes et sympathiques. Plusieurs d'entre eux, à peine plus âgés que moi, devinrent de véritables amis, à tel point que lors de leurs passages à Nantes ils venaient me chercher jusque dans ma lointaine banlieue afin de m'inviter à boire l'apéritif en leur compagnie. Je ne les suivais guère dans ce périlleux exercice, car ces gens-là avaient plutôt la '*dalle en pente*'. Grâce à eux, je pus m'apercevoir que l'expression « *saoul comme un Polonais* » n'était pas une figure de rhétorique. Certains soirs, quand ils voulaient célébrer une fête ou un anniversaire quelconque, ils passaient chez l'épicier du coin afin de lui acheter, l'un une bouteille de Pernod, l'autre un litre de Dubonnet, un troisième une bouteille de Cognac et ainsi de suite. Ils se réunissaient alors dans la chambre de l'un d'eux et versaient le produit de leurs achats respectifs, tous arômes mélangés, dans une grande bassine fournie par leur logeur. Ils s'installaient autour de la table en chantant des airs nostalgiques de leur pays, plongeaient à tour de rôle leur verre dans le chaudron et faisaient « *cul sec* » dans la foulée. Paul Biraud qui logeait l'un d'eux dans une chambre relativement vaste et couchait juste au-dessous, les entendait bientôt tomber sur le plancher les uns après les autres. Le lendemain, ils réapparaissaient raides et dignes, comme si rien ne s'était passé.

Quelques jours avant l'arrivée des troupes nazies, ils partirent en camion vers le sud afin de rejoindre l'Angleterre. Pendant quelques heures, je fus décidé à les accompagner mais mon père mit un terme à mon zèle en faisant valoir le fait que, civil au milieu de militaires en armes, je serais immédiatement fusillé par les Allemands en cas de capture. Je m'inclinai sagement devant cet argument péremptoire et bien m'en prit car une partie de ces Polonais périt en mer, leur bateau ayant été bombardé puis coulé par l'aviation ennemie.

¹ Ce récit est écrit par André Péchereau à la 1^{ère} personne. Son père était Auguste Péchereau le propriétaire du Café

Le concours d'entrée à Saint-Cyr eut lieu quelques semaines auparavant, dans les premiers jours de mai, dans la fièvre d'une atmosphère tragiquement tendue. Les sujets ne m'inspirèrent qu'assez peu, le moral n'était guère brillant et quand j'appris les résultats - j'étais bien entendu collé -, Messieurs les Allemands faisaient résonner les pavés de La-Roche-sur-Yon de leurs bottes cloutées depuis plusieurs mois. La plupart des reçus émigrèrent en zone libre en compagnie de quelques fayots impénitents. Les autres dont moi-même, changèrent leur fusil d'épaule (c'est le cas de le dire) et se mirent en devoir de trouver un autre débouché. Ce que furent ces premiers mois de l'occupation et les pensées qui nous habitaient alors, je pense l'avoir décrit en long, en large et en travers dans « *Les Vendanges de Miranda* » et plus particulièrement dans mon premier manuscrit intitulé « *Ainsi font, font, font...* ».

Au cours des premières semaines de leur présence en Vendée, les chleuhs qui étaient fort nombreux en ville, envahirent le Café de la Paix. Cela ne dura guère. Les soldats de passage se firent rapidement moins nombreux et quant aux permanents, ils s'aperçurent vite qu'ils étaient en terre résolument hostile. Ils ne tardèrent donc pas à porter leur pratique dans des cafés plus compréhensifs, si bien qu'ils disparurent à peu près totalement de notre horizon, ce qui fut fort apprécié du patron et de sa clientèle habituelle, dans son immense majorité hostile (déjà) à la politique de *kollaboration*, voire même à Pétain soi-même.

À la fin de l'année, mon père entreprit de moderniser les waters antédiluviens du Café. Cela s'avérait indispensable, le défilé des clients dans la cour devant la fenêtre de la cuisine, joint à l'odeur qui parvenait parfois jusqu'à nos narines, l'imposaient largement. Je me souviens même que certains poivrots, comme le représentant Prosper Boutin, se contentaient d'uriner le long du mur de cette cuisine, ce qui à chaque fois entraînait des coups de gueule et des colères de mon père. Au cours des premières semaines d'occupation, quand les Allemands de tous grades envahissaient la grande salle et dégustaient leur cognac ou leur demi de bière, après y avoir versé le contenu de flacons de parfums achetés chez Allien, certains d'entre eux, mal renseignés sur l'endroit exact où ils pouvaient soulager leur vessie pénétraient sans complexe dans cette fameuse cuisine. Il fallait alors les prendre par le bras et les mener au bon endroit. Je dus donc dessiner et apposer contre la porte une magnifique affiche où s'étaient les mots :

« *PRIVAT - EINTRITT VERBOTEN²* »

Le '*verboten*' était plutôt comique mais il s'avéra cependant très efficace, ces « *Messieurs* » comprenant leur erreur, rebroussaient chemin et cherchaient dans une autre direction. Mon père, donc, fit construire des waters tous neufs et je l'entends encore à cette occasion faire le commentaire suivant à plusieurs de ses clients fidèles :

« - *L'argent que j'ai gagné avec les Boches, je l'ai foutu dans la merde* ».

Pour ne pas sortir de cette matière odorante, le marchand de bois Catin, celui que je désigne sous le nom de Cantin dans la petite nouvelle intitulée « *Séverin* », plutôt que de livrer à l'occupant contre espèces sonnantes et trébuchantes sa magnifique série de casseroles en cuivre, précipita celle-ci dans la fosse d'aisance. J'ignore dans quel état il les récupéra dans les jours qui suivirent la Libération...

² « *Privé – entrée interdite* »

À la rentrée scolaire, je partis vers la capitale pictave³ sans beaucoup d'entrain. Pensionnaire, je ne tardais pas à perdre le goût de préparer une grande école et quittais le Lycée avec l'accord paternel, pour la faculté de Droit. Je suivis les cours machinalement et sans grand enthousiasme, mis à part ceux d'histoire du Droit ou d'histoire tout court, matière qui me plaît infiniment, montrant le bout de son oreille tentatrice. J'entrais bientôt comme clerc à l'étude de Maître Louis Renard.

Ce fût dès lors l'entrée dans la Résistance et son cortège d'aventures exaltantes et tragiques, entremêlées de haines, de peurs, de folies, de désespoirs et de terreur sans nom ! Tout cela est décrit avec plus ou moins de bonheur dans « *Les vendanges de Miranda* ».

Mon père ne cachait guère ses opinions gaullistes et antiallemandes, du moins dans les premiers mois de l'Occupation quand sa participation à la Résistance était nulle. Il faut dire que celle-ci, en 1940, n'existait pratiquement pas, mis à part certains réseaux mis sur pieds par quelques agents de la France Libre parachutés de Londres ou de gens comme Louis Renard de Poitiers qui fut l'un des premiers à fonder un mouvement 'ex nihilo'.

Peu à peu, le laxisme relatif des premiers mois de l'Occupation où la collaboration était à l'ordre du jour, fit place à la trique et aux fusillades d'otages. Mon père, qui avait joué un rôle hostile lors de l'arrivée des Allemands à La Roche-sur-Yon, comprit qu'il devait désormais se mettre un bœuf sur la langue. Puisque ses opinions antiallemandes étaient connues de ses concitoyens, elles devaient l'être nécessairement de la Kommandantur. Il mit donc une sourdine à l'expression de ses sentiments mais il était trop tard, il possédait désormais une étiquette qui lui collait à la peau. Le Café devint peu à peu, de ce fait, le quartier général des opposants de tout poil et des gaullistes impénitents.

Comme on peut le lire dans mon livre précité, je lui amenais Jacques Moreau mais surtout Louis Renard, devenu chef de l'un des tout premiers réseaux de la France Combattante. S'il n'eut que des relations très épisodiques avec ce réseau, ce fut néanmoins à l'occasion de la venue à La Roche-sur-Yon de mon patron qu'il apprit à mieux connaître et apprécier Gaston Marceteau, Marcel Penchaud et Louis Valentin, alias colonel Louva, futur directeur militaire adjoint de Libé-Nord. Ceux-ci, heureux d'avoir une 'boîte aux lettres' dans un café sûr et bien fréquenté, lui emmenèrent des agents de la France Libre qui, bien entendu, communiquèrent ses coordonnées à Londres, avec tous les risques que cela pouvait comporter. Même s'il n'en avait jamais eu l'intention, il ne pouvait plus reculer et se trouva entraîné dans l'engrenage infernal. Il se montrait désormais prudent, calme, pondéré, voire même soucieux et recommençait à se ronger les ongles, signe chez lui de graves préoccupations.

³ Les *Pictaves* (Pictones) ou Pictes étaient un peuple celtique occupant la partie poitevine de la Gaule [note de Christian Péchereau, source : Wikipedia].

Il savait que j'étais plongé à fond dans la Résistance et tremblait perpétuellement pour moi, ce qui le rapprocha de moi de plus en plus. Il ne me considérait plus comme un enfant mais désormais comme un homme dans le plein sens du terme. Nos conversations devenaient profondes et sérieuses, le soir, à partir de 21 heures, devant le poste de TSF, dans l'attente des nouvelles brouillées distillées par la BBC.

Le gouvernement de Vichy avait pris une mesure qu'il qualifiait de bonne, voire d'excellente, à savoir l'obligation pour les cafés de fermer un jour par semaine. Désormais, il pouvait, chaque mercredi, se reposer et se consacrer à fond à son élevage de poules et de lapins. Il se détendait dans le calme de la nature et partait régulièrement au ravitaillement à bicyclette dans les fermes amies des environs. Pendant les vacances universitaires, je partais avec lui pour de longues randonnées pédestres ou cyclistes qui nous prenaient des demi-journées entières. Le chien gambadait joyeusement autour de ses maîtres et nous marchions en silence, buvant le soleil et le grand air à grandes goulées voraces.

Le bonheur ? Il était là, mais c'était un bonheur embué d'angoisse et d'amertume. Dans les années d'avant-guerre, je le voyais souvent rire et plaisanter avec ses clients, sinon avec moi. Maintenant que nous nous rapprochions l'un de l'autre, ses sourires commencés s'estompaient brusquement, comme s'il avait reçu sèchement un coup de badine sur les doigts, pour laisser place à la gravité. Profondément intuitif, sentait-il qu'il ne verrait pas la fin de la guerre ? Je suis tenté de le croire.

En 1943, alors que moi-même j'avais dû mettre un terme par la force des choses à mes activités dans la Résistance, je sentis qu'il avait relevé le flambeau et qu'il s'était maintenant lancé dans l'aventure. Ses rapports constants avec l'agent itinérant du réseau Centurie dans le Sud-Ouest, Fred Jouffrault, dit Jacquier, me le firent comprendre mieux qu'un long rapport. Il était devenu désormais « *l'honorable correspondant* » des films d'espionnage, celui qui tôt ou tard est à peu près certain de se faire prendre. Connu de ce fait à Londres, il ne pouvait pas manquer de l'être à plus ou moins long terme par la Gestapo⁴ et ne pouvait échapper à son sort et il le savait. Il faisait ainsi preuve d'un esprit de sacrifice absolu joint à un courage exceptionnel. Tout ceci que j'avais percé à jour, éclata, à mes yeux avec une évidente netteté lorsque, partant pour l'Espagne et la France Libre, je lui fis mes adieux un jour de juin 1943. Ce

⁴ La Gestapo, en allemand : Geheime Staatspolizei signifiant « *Police secrète d'État* », était la police politique du Troisième Reich, fondée en Prusse par Hermann Göring, et développée ensuite sous l'impulsion d'Heinrich Himmler, sur l'ensemble du Reich et des territoires envahis par ce dernier au cours de la Seconde Guerre mondiale. Intégrée au Reichssicherheitshauptamt (ou RSHA en abrégé, « *Direction générale de la sécurité du Reich* ») de Reinhard Heydrich, elle fut dirigée par Heinrich Müller de 1934 à 1945. Chargée de lutter contre les opposants internes ou externes, réels ou supposés, puis contre les adversaires du régime nazi ou les résistants dans les pays occupés, elle fut, par ses exactions, synonyme de terreur et d'arbitraire.

Sur la base des décrets des 28 février 1933 et 8 mars 1934, qui mettent en place la détention de protection (*Schutzhaft*), elle peut en effet emprisonner ou interner en camp de concentration qui bon lui semble, sans limite de durée, sans chef d'accusation et sans procès. L'absence de tout contrôle juridictionnel sur les agissements de la Gestapo est officiellement confirmé, le 10 février 1936, par une loi qui indique notamment que « les ordres et les affaires de la police secrète ne sont pas sujets à l'examen des tribunaux administratifs », loi qui ne fait que confirmer un avis de la Cour administrative de Prusse de 1935, selon lequel une mise en détention de protection ne peut être contestée devant un tribunal ! La Gestapo fut condamnée en tant qu'organisation criminelle lors du procès de Nuremberg (1945-1946) [note de C. Péchereau, source : Wikipedia].

qui se passa après mon départ, je l'ai su par la suite, par les témoignages de ma mère, d'une part, de ses amis yonnais ou de déportation, d'autre part.

Au cours de l'été 1943, un prêtre français en provenance du Vatican, avait rendu visite à ses compatriotes internés à la prison de Figueras. Sans trop y croire, je lui avais donné le texte d'un message qu'il avait proposé de faire passer à la BBC. Celui-ci était libellé comme suit : « *Les papillons sont bien arrivés.* »

'*Les papillons*', c'était le nom de l'équipe de football du Lycée de La Roche-sur-Yon dont j'avais autrefois fait partie. Monsieur Tapon, ancien maire pétainiste de la ville pendant l'Occupation mais homme de bien, me dit après la guerre qu'il avait lui-même entendu ce message, qu'en fait, j'avais totalement oublié. Mon père, paraît-il, avait été enthousiasmé par ce qu'il pensait être mon arrivée en Angleterre. Cette certitude l'aida probablement à mieux supporter les épreuves qu'il devait endurer par la suite.

Il arrivait encore parfois que des soldats allemands viennent traîner leurs bottes au Café. L'un d'eux avait sorti son revolver et s'était amusé à faire un carton sur l'un des lustres de la grande salle. Mon père n'hésita pas et alla, dès le lendemain, porter plainte à la Kommandantur. Il se fit rembourser la casse et obtint même les excuses du coupable. Mouillé comme il l'était à cette époque dans la Résistance et agir de cette façon... il fallait le faire...

Il voyait Fred de plus en plus souvent et probablement aussi les agents d'autres réseaux. Malheureusement, nous ne le saurons probablement jamais. Son ami Émile Poiraud, l'un des premiers aviateurs de la guerre de 14, en qui il avait toute confiance, m'a dit que mon père lui avait signalé peu de temps avant son arrestation que des documents très importants avaient été cachés par ses soins dans le pied d'un billard. Ses activités étaient donc multiples et j'ai tout lieu de penser, qu'après mon départ, il plongea à fond dans la lutte clandestine. Comme je l'ai indiqué plus haut, Fred Jouffrault sillonnait le Sud-Ouest en tous sens afin de coordonner l'activité des membres du réseau Centurie. Le responsable de celui-ci pour la région bordelaise, un certain Grandclément se fit un jour interpeler par la Gestapo. Il résista longtemps puis craqua brusquement et retourna carrément sa veste. La Gestapo le remit alors en liberté à condition de travailler pour son compte, ce qu'il fit. Du coup Fred fut arrêté à son tour. Malheureusement, il n'avait pas une mémoire à toute épreuve et notait ses rendez-vous sur un petit calepin, avec... des noms et des adresses. Grandclément fut abattu par la Résistance dans les rues de Bordeaux mais il était trop tard. Odette, qui recevait les confidences de mon père, apprit de sa bouche qu'il avait alors entendu à la BBC un message personnel libellé en ces termes :

« - *Une hirondelle ne fera plus le printemps* ».

D'après ce qu'elle m'en a dit, c'était paraît-il un avertissement, clair et net émanant des services secrets de la France Libre, lui conseillant, toutes affaires cessantes, de prendre la fuite. Il renonça à le faire, un peu à cause de ma mère, qu'il savait incapable de gérer le Café. Il voulait donc tenir le plus longtemps possible, un peu

parce qu'il n'y croyait pas et un peu aussi parce que son fils étant théoriquement en sûreté, plus rien ne lui importait désormais.

Donc, en dépit des mises en garde, il ne tenta nullement de s'échapper et au matin du 12 août 1943, une section entière de la Wehrmacht prit position autour de la maison, plaçant des hommes dans la rue et sur les toits avoisinants. Il ne pouvait s'échapper et dès six heures, les tortionnaires de la Gestapo cognèrent contre la porte du couloir afin de se faire ouvrir. Il vint vers eux en chemise de nuit et eut tout juste le temps d'enfiler quelques hardes avant d'être conduit à la prison de La Roche-sur-Yon puis à celle de la Pierre Levée à Poitiers où avaient lieu les interrogatoires. Comment se passa le sien, je l'ignore. Fut-il torturé, je ne sais.

Après son arrestation, les argousins de la Gestapo et la section en armes regagnèrent leurs quartiers respectifs, à l'exception d'un soldat feldgrau qui resta de garde à l'intérieur avec pour mission de laisser entrer les visiteurs mais de les empêcher de sortir.

Sur le coup de neuf heures, un jeune homme imprudent appartenant à la Résistance entra dans le vouloir, un panier sous le bras. Il fut immédiatement happé par le cerbère et sommé d'expliquer ce qu'il venait faire ici. Il répondit calmement qu'il venait livrer des pommes (son panier en était plein).

L'autre semblait satisfait de cette explication mais lui interdit de repartir, car il convenait de voir auparavant des Messieurs de la « *polizei* » qui n'allaient pas tarder.

L'homme au panier, très inquiet - on le serait à moins - fit comprendre au soldat avec gestes à l'appui qu'il aimerait bien aller aux waters. Le teuton lui en donna l'autorisation et voilà le visiteur partant vers le fond de la cour avec son panier sous le bras. Passant devant la cuisine, il remit le contenu de celui-ci à ma mère, avec mission pour elle de détruire de toute urgence les documents placés sous les pommes. Ma mère s'exécuta immédiatement et les jeta dans la cuisinière qu'elle venait d'allumer.

Deux heures plus tard, la Gestapo était de retour et procéda à l'interrogatoire du jeune homme. Il tint ferme sur sa livraison de pommes. Celle-ci ayant été confirmée par la sentinelle, il fut relâché et... court encore. Nous ne sûmes jamais qui il était, ni ce qu'il devint par la suite. Même après la guerre, il n'osa jamais remettre les pieds dans cette maison où il avait dû avoir si peur. Peut-être aussi continua-t-il la lutte commencée pour se faire tuer quelques mois plus tard. Tout est possible en un pareil domaine.

La légende familiale veut que les oiseaux de mon père, à savoir une dizaine de serins et de verdiers, soient tous morts dans la semaine ayant suivi l'arrestation de leur maître. Elle ajoute même qu'ils se sont volontairement laissé mourir. Plus prosaïquement, je pense que traumatisés par cette arrestation, ma mère et ma cousine oublièrent simplement de les nourrir et de leur donner à boire mais... comme toujours la légende est infiniment plus belle.

Ils partirent tous ensemble de Poitiers pour le camp de Royal-Lieu à Compiègne. Ce jour-là, les Allemands les rassemblèrent dans le hall de la prison afin de les attacher deux par deux à l'aide de menottes.

Ils partirent donc tous pour Compiègne puis pour Buchenwald où ils débarquèrent le 24 janvier 1944. Mon père se vit attribuer le matricule 41567 et les SS lui ôtèrent sa chevalière et son alliance. Ils les attachèrent ensemble et, comme ils étaient des gens organisés, inscrivirent son nom et son adresse sur une petite-étiquette qu'ils accrochèrent au paquet. Quand les Américains arrivèrent à Buchenwald, ils renvoyèrent le petit paquet à ma mère. C'est cette alliance que je porte à mon annulaire gauche et sa chevalière est rangée en bonne place à la maison. Il est regrettable qu'il soit impossible de faire parler ces objets qui ont tant et tant de choses à dire...

Sa vie, là-bas, fut celle de milliers et de milliers d'autres malheureux telle qu'elle a été contée ultérieurement par de nombreux témoins et notamment Pierre Jullitte dans « *L'arbre de Goethe* ». Le camp de Buchenwald, si atroce qu'il fut, n'atteignait pas le degré d'horreur de certains autres camps où Auguste Péchereau fut transféré. Comme en témoigne le document n°64, il fut envoyé à Mauthausen le 22 février 1944 en compagnie de mon ancien copain de Lycée, André Jacob, qui avait été arrêté en même temps que Gaston Marceteau et n'était pas juif en dépit de son nom.

Entré quelque temps plus tard à l'infirmerie du block 3, il y fut opéré d'une hernie dans des conditions on ne peut plus précaires. Monsieur Pointu, garagiste à Terrenoire (Loire) écrit le 2 juillet 1946 à ma mère :

« - J'ai connu votre mari à l'infirmerie du block 3 où il était entré comme moi même pour être opéré d'une hernie... le moral de votre mari, comme le mien et celui de la plupart d'entre nous était excellent, car nous comptons sur la victoire alliée pour 1944... Péchereau a été opéré de sa hernie quelques jours après moi, vers le 15 mai 1944. Tout s'est très bien passé pour lui comme pour moi. Le chirurgien, déporté comme nous, était un grand diable de Tchecoslovaque habile et réputé. C'est paraît-il, un professeur de l'université de Prague... Plus nous approchions de la Libération, plus le travail était pénible et les SS, féroces. Plusieurs pages ne suffiraient pas. Madame, pour vous relater tout ce dont ces canailles se sont rendues coupables ».

Ce sont justement les évacuations des camps qui ont causé le plus de victimes parmi nous car les camarades qui ne pouvaient plus suivre les colonnes fuyant devant les Alliés étaient abattus sans pitié par les SS, soucieux de se soustraire aux représailles des vainqueurs... Péchereau, comme tous nos disparus, est un héros et un martyr. »

Un autre de ses compagnons de déportation, Monsieur Moreau, industriel à Gretz-sur-Loing, écrit :

« - Oui, j'ai eu comme ami de captivité votre cher mari et père. Camarade charmant acceptant comme moi-même et beaucoup d'autres camarades cette détention avec un excellent moral qui n'a jamais vacillé. »

C'est à Mauthausen qu'il connut le RP Riquet et qu'il s'accrocha à maintes reprises avec des détenus communistes, si j'en crois certains de ses compagnons revenus de

l'enfer. Je sais que Georges Séguy fut un compagnon du père Riquet ; il n'est donc pas interdit de penser que c'est peut-être avec le futur patron de la CGT qu'il eut parfois des mots. Ainsi, en dépit de son état, Auguste Péchereau n'abdiquait pas plus de sa personnalité en face des communistes qu'il n'abdiquait en face des Nazis. Par ailleurs, le père Riquet dira à ma mère que là-bas, Auguste avait retrouvé la foi d'un séminariste, lui qui autrefois « *bouffait du curé* » avec un bel appétit. Plusieurs de ses compagnons m'affirmèrent qu'il donnait alors une partie de sa maigre pitance à de jeunes déportés qu'il voulait sauver. En agissant ainsi, n'avait-il pas l'impression de se sacrifier pour son propre fils ? Je le crois.

Comme cela ne suffisait pas, il fut expédié le 17 novembre 1944 au col de Leubel Pass, cet horrible kommando de Mauthausen, magistralement décrit par André Lacaze dans son livre « *Le tunnel* ».

Il y resta peu de temps et fut dirigé presque aussitôt, le 1^{er} décembre 1944, au camp de Jawischowitz, lui-même kommando de l'immense et horrible Auschwitz. Son supplice n'était pas terminé. Devant l'avance des troupes russes, les Nazis entassèrent les survivants dans des wagons à plateformes grillagées servant au transport du charbon. Le 22 janvier 1945, le train partait en direction de Buchenwald. Nous étions alors en plein hiver polonais avec des gelées épouvantables. Songez à ce que durent supporter ces malheureux, entassés dans des wagons découverts, vêtus de leurs seuls costumes rayés de bagnards. Un homme, Monsieur Marie, ingénieur à La Roche-sur-Yon, qui recueillit à Buchenwald les confidences de mon père, me précisa qu'à l'intérieur de chaque wagon, les captifs relayaient à tour de rôle les hommes placés à proximité des grillages, les morts servant de parapets. Il fit toute l'évacuation en compagnie de son compagnon de misère, le boxeur Young Pérez, ancien champion de France et je crois même d'Europe des poids mi-lourds. Ce dernier, comme lui, ne revint jamais de l'enfer.

De retour à Buchenwald et pratiquement mourant, Auguste fut pris en charge par une équipe de Français comme en témoigne cet extrait de la lettre de Monsieur Hering, chef de travaux à la Faculté des Sciences de Clermont-Ferrand :

« - ... à Jawischowitz, Pologne, d'où il a été ramené à Buchenwald fin janvier 1945 devant l'avance des Russes. Il est resté jusqu'au 10 avril, malheureusement emmené ce jour-là par l'évacuation, alors que ceux restés au camp étaient délivrés par les Américains... je veux espérer qu'il soit sorti vivant de cette dernière épreuve après avoir affronté toutes les précédentes avec un magnifique courage et une volonté de ne pas se laisser abattre qui ne s'est jamais démentie et qui lui a permis de ne pas succomber au cours de l'évacuation de Pologne... Pour tout dire, il me faut ajouter qu'il était sorti très affaibli de ce périple et que s'il s'était un peu remonté à Buchenwald où des amis et moi-même réussissions à lui passer de temps à autre quelques suppléments de nourriture, il n'avait pas pu reprendre son ancienne vigueur. »

Le général Audibert et le Yonnais Marie sont les derniers à l'avoir vu vivant. Monsieur Marie a pu me préciser ce qui suit :

« - Le 10 avril, la veille de l'arrivée des Américains, une colonne de détenus, dont mon père, sortit du camp en direction de la gare de Weimar. Ceux qui restaient au camp les virent partir avec envie, pensant qu'ils allaient être remis à la Croix Rouge, eux-mêmes craignant d'être exterminés au lance-flammes. À grands renforts de hurlements et de coups, les SS les firent monter dans des wagons à bestiaux. »

Mon père fut l'un des derniers à monter. Monsieur Marie qui, dans la colonne était immédiatement derrière lui, fut brutalement repoussé au moment où il allait pénétrer dans un wagon et ramené avec une partie de la fameuse colonne vers Buchenwald à nouveau, et ceci à sa grande terreur.

En fait, les Français restés dans le camp se soulevèrent comme en témoigne la lettre adressée par Gaston Marceteau à ses parents et réussirent à s'en sortir.

Ceux qui étaient montés dans le train périrent pour la plupart. Personnellement, en dépit des recherches effectuées, notamment auprès du général Catroux, à l'époque ambassadeur de France en URSS, je n'ai jamais eu de nouvelle de cette colonne partie du camp le 10 avril. Le seul témoignage intéressant est la lettre de Madame Barlier (document n°68) qui avait réussi à obtenir quelques informations :

« La colonne, partie le 10 avril de Buchenwald a couché à Weimar. Le 11, 5.000 hommes étaient embarqués dans des wagons à bestiaux, mais le train était bombardé à Iéna et les déportés repartirent à pied sur Eisenberg le 12 avril et Wieda le 13 avril. Dans cette dernière ville, ils reprirent le train et arrivèrent à Flossenburg le 15 où ils restent jusqu'au 20. Ils repartent le même jour sur Freystein Roets et arrivent le 23 à Weterfeld où ils sont délivrés par les Américains. »

Il est probable qu'Auguste, trop affaibli pour suivre la colonne, fut abattu par un SS et que son corps, abandonné au bord de la route fut enseveli anonymement quelque part en Allemagne. C'est ainsi que disparut l'une des plus fortes personnalités yonnaises, digne en tous points de ces Vendéens de 1794 dont il descendait en droite ligne et qui préférèrent mourir plutôt que de renoncer à leur idéal.

Dans l'intervalle, le Feldkommandant de La Roche-sur-Yon, par note en date du 29 avril 1944 avait donné l'ordre à ma mère d'évacuer la maison et le café pour le 8 mai 1944 soit un an, jour pour jour avant la capitulation de l'Allemagne nazie. En quarante-huit heures, grâce à l'aide bénévole des ouvriers et des camions de l'entreprise Émile Poiraud, le nécessaire était fait. En particulier, plus rien ne fut laissé de la cave encore très bien fournie en excellentes bouteilles.

Aussitôt, les chacals de la Milice occupèrent les lieux et procédèrent à quelques travaux de leur spécialité, à savoir transformation de la chambre froide en cellule destinée à recevoir les opposants à leur politique de *kollaboration* forcenée.

Ma mère, Odette et la grand-mère Berville trouvèrent à se reloger grâce à l'obligeance des services municipaux. Le chien Dick fut donné au charcutier Pauvert qui s'en servit comme chien de garde.

Pendant des mois et des mois, ma mère craignit que les Miliciens ne découvrent une cachette où auraient pu se trouver des documents compromettants. A la disparition de son mari et de son fils vint s'ajouter cette perpétuelle angoisse. Elle ne put jamais se remettre de ces années tragiques.

Dans les mois qui suivirent la fin de la guerre, Auguste Péchereau reçut à titre posthume la Légion d'Honneur et la médaille de la Résistance française



SECRETARIAT DE LA PRÉSIDENCE
DU CONSEIL

DÉLÉGUÉ GÉNÉRAL
F. F. C. I.

COMMISSION NATIONALE
D'HOMOLOGATION
DES GRADES F. F. C. I.

N° 2704

* LOUIS RENARD *

NOTIFICATION

Par arrêté en date du 25 Octobre 1947
le Secrétaire d'État à la Présidence du Conseil, sur proposition de la Commission
Nationale d'Homologation, et approuvé par la Commission Supérieure des Forces
Françaises Combattantes de l'Intérieur, a prononcé l'homologation au grade
de Sous-Lieutenant
au titre Posthume

En faveur de Monsieur PECHEREAU Auguste
Né le 6 Juin 1892 à LA ROCHE S/ YON Vendée
MORT POUR LA FRANCE le " DISPARU "

Date de prise de rang 1 Janvier 1944

FAIT à PARIS, le 15 Novembre 1947.

Pour le Secrétaire d'État à la Présidence du Conseil et par son ordre,

Le Général DEJUSSIEU PONTCARRAL

Délégué général F. F. C. I.

Le Lieutenant-Colonel LE CARS
POUR
Chef de la S.D.A.F.

La Nomination a paru au
J. O. du 1.11.1947



Document n° 70

Une stèle du grand sculpteur Bartholomé fut placée à l'intérieur de l'Hôtel de Ville pour perpétuer sa mémoire ainsi qu'une plaque à son nom sur la maison du 27 rue Clemenceau.

La place du Sacré Cœur fut rebaptisée « place Auguste Péchereau ». De nombreux articles de presse lui furent consacrés (documents n°74 à 77), preuve que les Yonnais le tenaient en grande estime.



SECRETARIAT D'ETAT AUX FORCES ARMÉES
(Guerre)

REPUBLIQUE FRANÇAISE

CABINET

Paris, le 7 JUIN 1949

BUREAU des DÉCORATIONS

N° 19189 Cab/Déco/Res.

LE SECRÉTAIRE D'ETAT AUX FORCES ARMÉES
(Guerre)

M^{me} Madame PECHEREAU
27 Rue Georges Clémenceau
LA ROCHE-SUR-YON

M. Madame

Vendée

J'ai l'honneur de vous informer que la Légion
d'Honneur a été attribuée, à titre posthume, à
M. PECHEREAU Auguste
né le 1. 6. 92 par décret du 30. 5. 49
publié au Journal Officiel du 3. 4. 49

Le diplôme et l'insigne correspondants seront
transmis par la Grande Chancellerie de la Légion d'Honneur.

Ci-joint, l'ampliation de la citation également
accordée à M.

Veuillez agréer, M^{me} Madame l'expression de mes
sentiments très distingués.

Pour le Secrétaire d'Etat aux Forces
Armées (Guerre)
et pour le Directeur du Cabinet
Le Chef du Bureau des "Décorations"

II.

MINISTÈRE DE LA DÉFENSE NATIONALE
ET DES FORCES ARMÉES.

CABINET
BUREAU DES DÉCORATIONS

10, rue St. Dominique - PARIS (VII^e)

N° 18433 SD/CAB/DECO/RMS

REPUBLIQUE FRANÇAISE

PARIS, le 21 MARS 1959

M. adams

J'ai l'honneur de vous faire connaître que
la **MÉDAILLE DE LA RÉSISTANCE**
a été attribuée à titre posthume, à M. **PECHEREAU Auguste**
né le 6.6.92 par décret en date du 23.2.59
publié au Journal Officiel du 7.3.59

L'insigne de cette décoration vous sera remis
par la Gendarmerie et le diplôme vous sera délivré directe-
ment sur votre demande par les soins du Secrétariat de la
Commission Nationale de la Médaille de la Résistance, 2,
Avenue Ruydaël à PARIS (8^{ème}).

Au cas où l'adresse portée sur l'enveloppe se-
rait incomplète ou inexacte, je vous serais reconnaissant
de vouloir bien m'indiquer les rectifications à y apporter.

Veillez agréer, M. adams, avec mes senti-
ments de profonde sympathie, l'assurance de ma considéra-
tion distinguée.

Pour le Ministre de la Défense Nationale
et des Forces Armées et
pour le Directeur du Cabinet
Le Chef du Bureau des Décorations,

Madame PECHEREAU Germaine
20 Rue Pasteur
LA ROCHE sur YON
(Vendée)

O. Houtart



DECISION N° 695

Le Ministre des Forces Armées, cite :

A L'ORDRE DU CORPS D'ARMES

- FECHEREAU - Auguste, Henri, (R.I.F.) à TITRE POSHUME

Animé du plus pur patriotisme, entré dès janvier 1941 dans la résistance "Réseau RENARD" à manifesté la plus grande activité comme agent de renseignements, boîte postale et passage de jeunes gens en zone libre et en Espagne.

Arreté le 12 Août 1943 pour son activité résistante, il fut torturé et déporté dans les camps d'extermination de RECHENWALD et de MAUTHAUSEN et massacré par les nazis avant l'arrivée des troupes américaines.

-cette citation comporte l'attribution de la CROIX DE GUERRE avec Étoile de Vermeil. Elle annule et remplace celle accordée antérieurement pour les mêmes faits.

POUR EXTRAIT CONFORME

FAIT A PARIS, le 22 Decembre 1947

L'Administrateur de 2^e Cl. ROUZOU
Chef du Bureau des DECORATIONS

P. le Ministre des Forces
Armées et par Délégation

P.C. le Capitaine LENOIRE

Le Général DEJUSIEU PONTCARRAL
Délégué Général F.F.C.I

Signé : DEJUSIEU

Feuchereau